

Le loup chuchoteur

Tamara Farail

Le loup chuchoteur

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12792-7

Des personnes :

A Jo et Suzanne, A la grand mère de Blandine...

Rien est réel dans cette histoire si ce n'est l'existence de ces femmes sorcières, transmettant leurs sorts, leurs sagesses, leurs valeurs, leurs caricatures, leurs rigueurs, leurs bontés et leurs amours à celles qui suivent.

PREMIÈRE PARTIE

Le conte de la Comtesse Béatrice J

Cette histoire se transmet de femmes en femmes, de pas de porte, en porte à porte. De chuchotis en hurlements, elle se répète et s'amplifie. Arrivée à mon oreille, par une journée pluvieuse et brumeuse, je viens vous la conter aujourd'hui.

Mais prenez garde ! L'histoire peut devenir parfois réalité, parole de chuchoteuses !

Dans une époque pas si lointaine, au pays du Gévaudan où se maintenait un mode de vie empreint de tradition ancestrale, vivait le comte de Jouarres, dans un château surplombant le village. Composé de trois bâtiments rectangulaires reliés entre eux suivant un angle incliné par trois tours en pierre, il dominait le village et les montagnes aux formes douces boisées de pins sylvestres, bouleaux, hêtres et épicéa. Malgré la stature imposante de la bâtisse, le soleil réchauffait les maisons du village en contrebas pénétrant de ses rayons les interstices au travers des tours crénelées. Lorsque le vent soufflait à des allures folles, le comte pouvait entendre, du haut de son perchoir, les scènes villageoises tumultueuses, réminiscences des beuglements d'animaux, des roulis d'essieux de charrettes et sentir les odeurs d'étable.

Dans cette contrée éloignée, les croyances religieuses persistaient en dépit de la raison même. Par toutes les saisons, le comte célébrait auprès de ces villageois les récoltes et fêtes chrétiennes. La fin de chaque festivité le remplissait d'un sentiment de solitude. Il espérait obtenir une femme et des enfants pour emplir le château de rires, de cris, de vie.

Un jour de Juillet, une vieille femme inconnue au village le traversa et, de ses pas lents, monta avec peine la colline pour toquer à la grande porte du château. Elle transmis au comte une missive et repartit comme elle était venue : atone et discrète. Il devait, sans tarder, rejoindre son cousin dans les contrées Niçaises.

Sous les encouragements des villageois, le comte délaissa son château pour la première fois de sa vie.

Le voyage devait durer quelques semaines. Il dura plusieurs mois.

Les paysans s'inquiétaient de ne plus voir revenir leur comte, le présumant mort au-delà de son fief.

Un matin où la gelée matinale se mélangeait à la boue rendant les pavés de pierre glissants, surgit un véhicule motorisé dans cette ascèse. Empreint d'angoisse et de curiosité, les habitants se rapprochèrent de ce monstre soufflant de la fumée noire, garé au coeur de la place du village.

En sortit le comte, habillé d'un pantalon à pinces noir, d'une chemise blanche, d'un veston fleuri agrémenté d'un chapeau haut de forme. Il salua les paysans d'un léger signe de tête, bien loin des poignées de main et embrassades habituelles. Il contourna le coche, ouvrit la porte et tendit le bras.

Un talon rouge, puis deux, un pantalon blanc, un manteau en fausse fourrure blanche, puis un joli minois en descendit. Un chapeau de feutrine rouge carmin encadrait ce délicieux visage à la chevelure blonde flamboyante. Un collier de perles noires rehaussait son cou majestueux.

Le comte prit la belle du bout des doigts et la fit descendre de la machine à moteur.

Il présenta l'étrangère telle son épouse et d'un ton solennel, la proclama : comtesse du château. Les paysans, abasourdis devant ce spectacle insolite, restèrent immobiles, scrutant d'une manière insistante l'engin pétaradant et les habits de la comtesse. Cette dernière, souriante, s'avança vers eux afin de les saluer. Tous reculèrent de peur de la souiller par leurs paluches froides et caleuses.

Déconcertée, la comtesse se rapprocha de son époux.

Une petite jeune femme, au visage disgracieux, tendit sa main en guise de bienvenue vers la belle comtesse, trois autres la suivirent. Ces poignées de main scelleraient plusieurs destins. Les quatre jeunes paysannes évolueraient en fidèles dames de compagnie et bien plus encore.

Le comte et la comtesse remontèrent dans leur véhicule mais les ruelles si étroites empêchaient leur progression. Ils décidèrent, main dans la main, de s'engouffrer à pied dans les rues pavées, tandis que les villageois, curieux et craintifs, s'approchèrent de plus près de cet engin du diable, cracheur de fumée.

A la sortie du village, la comtesse s'élança sur le chemin aux cailloux blancs grim pant jusqu'au château aux trois tours. Plus la comtesse accélér ait, plus elle ressentait une sorte de quiétude, mêlée de joie et de ravissement devant cet édifice construit en schiste, calcaire et granit. L'énorme bâtisse en pierre l'aspirait et la comtesse se laissait dévorer. Plus elle progressait au côté de son époux, plus elle ressentait une forte attraction, une sensation familière et étrange à la fois : cette impression qu'elle pénétrait dans l'univers de sa collection de tableaux.

Devant l'imposante grille en fer forgé, le comte brandit une imposante clé en fer forgé. A la place de l'anneau traditionnel, une tige de forme ondulée destinée à la prise en main comme un tire-bouchon surmontait l'embase pour ainsi former sur une surface plane, la lettre J. A l'abandon depuis plusieurs mois, le portail résista puis céda.

La comtesse pénétra dans la grande allée de chênes, envahie tout autour par une végétation luxuriante. Au loin, l'on pouvait apercevoir un perron à double révolution menant à la porte d'entrée du château.

Le comte s'empara d'une deuxième clé, similaire à la première par ses ornements mais, de dimension plus modeste. Ils pénétrèrent au sein d'un hall immense orné de moulures baroques, où au centre, un escalier majestueux desservait de part et d'autre les appartements des deux tours apparentes.

La dernière tour au nord, laissée à l'abandon, se déployait à la vue d'une immense forêt de sapins. La rivière serpentait au milieu de ses arbres.

Au coeur du château, caché des remparts, une jolie cour intérieure ornée de statues et plantes grimpantes provoquait un désir de se perdre en flânerie.

La comtesse tomba amoureuse du château. Dans sa tête, mille rénovations aux sommes colossales se projetaient et tourbillonnaient dans sa tête. De grandes ouvertures d'un style renaissance remplaceraient les meneaux. Dans la tour de droite, elle aménagerait ses appartements et dépendances. L'immense pièce au dernier étage du château serait dédiée à la salle de bal, à la hauteur des plus grandes résidences royales. Là, elle accrocherait sa précieuse collection de peintures, héritage de son père, marchand d'art. Enfin, elle construirait une route pour y inviter les gens de la haute et ses amis artistes afin de leur faire admirer la magnificence de ses oeuvres.

Tant de projet pour ce château qui désormais devenait sien.

Chapitre 1 : Le festival des mots

Château Vieux-Les-Ruines, le Samedi 05 juillet 2020, 20 h 00

Après chaque virage, Jacques Jeaffaut s'inquiétait de ne pas discerner les lumières de la fête. Il apercevait des sapins immenses, la route rétrécissant sous une lune peu visible. Une heure et demie qu'il était parti de Gognes-Les-Lans pour accéder au festival en l'honneur de la comtesse Béatrice J. Il ne savait pas où il mettait les pieds mais il lui avait été recommandé par la secrétaire de son boulot, généralement de bons conseils.

Jacques atteignit le parc à voitures mal éclairé de Château-Vieux-Les-Ruines vers 20 h 00. Devant le nombre de véhicules stationnés, il comprit qu'il n'était pas le premier. Il enfila sa veste polaire bleu roi sur sa marinière. Même en ce début de juillet, le climat se rafraîchissait à la tombée de la nuit.

Déjà d'autres véhicules se garaient, l'illuminant de pleins phares. Il pressa le pas et se dirigea vers les petits panneaux de bois indiquant l'entrée. Deux épicéas gigantesques enrubannés de tissus aux multiples couleurs et textures tenaient lieu d'accès. Au-dessus, une immense banderole affichait :

« Le diable peut citer les écritures pour ses besoins »¹.

Jacques Jeaffaut manqua d'attention à cette citation, tout occupé à râler devant le guichet vide. S'il l'avait su, il n'aurait pas acheté son ticket à l'avance puisque personne ne contrôlait les entrées.

1. Shakespeare W., *Le Marchand de Venise*, Londres, Registre des libraires, 1598